

Discours de Monsieur Pierre MESSMER

Chancelier de l'Institut

en hommage à Oscar CULLMANN

prononcé à Bâle, le 3 mai 2002

lors du colloque

« De l'exégèse du Nouveau Testament à l'engagement œcuménique »

consacré à Oscar Cullmann

Monsieur le Recteur,

Messieurs les Professeurs,

Mesdames, Messieurs,

La tâche d'ouvrir ce colloque m'échoit aujourd'hui, bien que je ne sois en aucune façon théologien et que je ne puisse pas me prévaloir d'avoir été un proche d'Oscar Cullmann, ni même de l'avoir jamais rencontré. Quand je fus élu à l'Académie des Sciences morales et politiques, en 1988, son état de santé ne lui permettait déjà plus de se déplacer pour assister à nos réunions hebdomadaires. Il m'écrivit néanmoins un mot très aimable lors de mes visites académiques.

Quelle légitimité peut donc avoir ma parole dans cet aréopage de savants théologiens et de personnes qui ont partagé avec lui le cheminement de sa pensée ?

L'Institut de France, tout d'abord, où il fut élu en 1972, créateur d'une confraternité où se retrouvent tant d'hommes d'horizons différents, mais qu'unit une communauté de valeurs, fondées sur la certitude du caractère salvateur de l'intelligence et de la Raison. Je tiens à saluer tout particulièrement notre Secrétaire Perpétuel Monsieur Jean Cluzel et mon confrère Jacques Leprette, successeur d'Oscar Cullmann et qui a prononcé de lui un éloge d'une grande pénétration d'esprit. La force de cette rencontre posthume l'a convaincu d'être des nôtres aujourd'hui.

La lecture des œuvres d'Oscar Cullmann vient ensuite. Je me souviens comme d'un moment de pure intelligence d'avoir suivi, pas à pas au cours de vacances d'été en Bretagne, les démonstrations et les explications de *La prière dans le Nouveau Testament*, paru en 1995, ouvrage dans lequel toute l'œuvre de ce grand théologien trouvait son aboutissement.

L'origine enfin, puisque je suis originaire des marges de cette Europe rhénane, qui concentre en elle les déchirures et les ferments de l'unité. Sur le plan linguistique, nous sommes à la frontière entre zone romane et zone germanique. Oscar Cullmann, né à Strasbourg le 25 février 1902 – dans cette Alsace terre d'Empire mal résignée à la domination prussienne - était à l'aise dans l'une et l'autre langue. En matière religieuse, l'Europe rhénane fut dès le Moyen Âge le foyer d'une forte ébullition. A partir du XVI^{ème} siècle, l'avènement de la Réforme en fit un des fronts de la lutte entre monde catholique et monde protestant. Sur le plan politique, l'unification allemande en 1871 éleva une frontière autour de laquelle coula, par deux fois, le sang de milliers d'hommes.

Région de divisions, elle porte aussi l'espoir de l'unité. Dès les années 1540, le réformateur de Strasbourg, Bucer, entreprit, mais en vain, d'explorer toutes les voies de la réconciliation entre protestants et même, de manière éphémère, avec les catholiques à la conférence de Ratisbonne. C'est dans cet esprit de concorde que doivent s'enraciner les démarches des hommes qui, de

Strasbourg à Bâle, firent tant pour l'œcuménisme au cours du XX^{ème} siècle, au rang desquels Oscar Cullmann a occupé une place éminente. Politiquement, la région guerrière est devenue, avec la construction européenne, le centre duquel a pu rayonner le désir de paix.

C'est dans cette zone si particulière et si attachante de notre Europe qu'a évolué Oscar Cullmann. Dernier d'une famille de neuf enfants, il a fait ses études au gymnase Jean Sturm de Strasbourg, où son professeur d'histoire, d'allemand et de religion l'orienta vers la théologie, mais non vers le pastorat. A la Faculté de Théologie protestante de cette même ville, il étudia le grec, l'araméen et l'hébreu pour se préparer à l'étude des textes néo-testamentaires, qui fut le travail de toute sa vie. Son érudition et sa grande intuition lui valurent très vite la reconnaissance, dès la publication de son premier article, à l'âge de 23 ans : « Les récentes études sur la formation de la tradition évangélique », paru dans la *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*.

Oscar Cullmann poursuivit ses études à la Sorbonne, puis, de retour à Strasbourg, il y dirigea le Stift, ce qui le maintint en contact avec le milieu étudiant. Lecteur de grec à partir de 1927, il fut nommé professeur d'exégèse et d'histoire à la Faculté de Strasbourg. Il y resta jusqu'en 1938. A cette date, votre Université, Messieurs les professeurs, fit appel à lui. Après avoir longtemps hésité, il accepta de rejoindre votre prestigieuse institution où enseignait déjà le grand Karl Barth. Détaché pour cinq ans, il y demeura professeur jusqu'à sa retraite en 1972, après avoir été recteur de l'Université. Animé d'une vraie passion pédagogique, il assumait également, à partir de 1941 et jusqu'à son départ, la fonction de directeur de la Maison des étudiants.

C'est à Bâle que se produisit dans son esprit ce qu'il qualifia plus tard de « révélation libératrice » et d'où naquirent deux de ses principaux ouvrages *Christ et le temps*, publié en France en 1947 et qui lui valut une célébrité mondiale, puis *Le salut dans l'histoire* en 1966. Il revient en 1992 sur cette illumination qui marqua ses réflexions sur la place de l'eschatologie dans le christianisme, inaugurant une voie nouvelle entre la thèse d'Albert Schweitzer, selon laquelle l'Eglise primitive avait vécu dans l'imminence de la parousie, et celle de Charles Harold Dodd, pour qui le Royaume est réalisé avec la venue du Christ.

« Selon ma thèse, les deux avaient à la fois raison et tort. Pour le Nouveau Testament, le moment décisif de l'histoire du Salut a eu lieu en Jésus-Christ, et, cependant, comme les juifs, nous attendons encore un royaume à venir. La ligne du temps qui, pour les juifs, se déploie d'une façon ininterrompue vers la fin, est, selon le Nouveau Testament, coupée : il y a un milieu temporel (accomplissement) et une fin temporelle (achèvement). J'ai résumé cette tension par la formule : « déjà » et « pas encore » ; et je l'ai illustrée par une image bien comprise au moment où j'ai fixé mon idée par écrit (1944). La bataille décisive avait eu lieu, mais les combats continuaient et on attendait encore l'armistice. Le temps compris entre le milieu et la fin est celui du Nouveau Testament et se prolonge dans celui qui est le nôtre : il s'agit d'un temps intermédiaire... Cette conception engendre celle de l'histoire du salut que j'ai développée par la suite ».

Dans ce temps intermédiaire, se situent les divisions des chrétiens, mais aussi leurs efforts de réconciliation.

Oscar Cullmann privilégia, dès que possible, le dialogue avec les théologiens catholiques. A Strasbourg, il se lie avec le dominicain Yves Congar, artisan d'unité au sein du catholicisme. A Bâle, il resta tout le temps en contact avec Otto Karrer et Hans Urs von Balthasar, qui fut élu deux ans après lui associé étranger de l'Académie des Sciences morales et politiques. Il faut noter qu'il siégea dans cette Académie aux côtés du cardinal Henri de Lubac, qui y avait été élu en 1958. Enfin, le jésuite Jean Daniélou fut l'un de ses lecteurs les plus attentifs, dans les colonnes des *Etudes* ou de *Dieu vivant* – pas toujours en accord, car la volonté œcuménique d'Oscar Cullmann n'entraînait de sa part aucune concession à sa foi.

Le prouve son *Saint Pierre*, paru en 1952. Enseignant à l'Université Vaudoise de Rome, il attirait à ses conférences les enseignants de l'Institut biblique et de l'Université grégorienne. Il fut invité à visiter les fouilles archéologiques de la confession de Saint-Pierre. Il sortit de ces rencontres un livre érudit retraçant l'histoire de l'apôtre. Une première partie, historique, fait autorité. La seconde, dogmatique, ne fait aucune concession sur la tradition apostolique ou l'infaillibilité pontificale. Toutefois, son travail reconnaissait l'intérêt de l'attention portée par les catholiques à la tradition, trop oubliée parfois en milieu protestant.

Cette contestation renouvelée du statut des évêques de Rome ne lui ferma pas les portes du dialogue avec les catholiques, qu'il poursuivit, par exemple, dans un ouvrage au titre significatif, paru en 1956, *Catholiques et protestants*.

En 1962, alors qu'il avait déjà mis sur pied, ici-même, le premier grand centre académique européen œcuménique, il fut appelé comme observateur au Concile Vatican II, dont il suivit les travaux avec une particulière attention, comme le prouve la conférence de presse très remarquée qu'il donna après l'achèvement de la première session.

En 1965, il se vit attribuer le Prix international de l'Institut Paul VI de Brescia, pour son engagement « en faveur de l'œcuménisme et de la fraternité entre les Églises ».

Les années prometteuses qui suivirent le Concile furent occupées pour Oscar Cullmann par la mise en place de l'Institut œcuménique et théologique de Tantur, à Bethléem, souhaité par le pape Paul VI. L'idée était d'encourager une communauté de vie et de travail théologique dans toutes les confessions chrétiennes sur le lieu-même où naquit le christianisme. Il était présent lors de l'inauguration de l'Institut en 1972 et passa l'année 1972-1973 à donner des conférences à Jérusalem.

Il participa, par la suite, à la Traduction Œcuménique de la Bible, qui fait encore aujourd'hui référence, et publia deux ouvrages – *L'Unité par la diversité*, en 1986, et *Les voies de l'unité chrétienne* en 1992 – où il rassemblait l'essentiel de sa vision de l'avenir et mettait en garde contre les élans parfois trop impétueux qui marquèrent les années 1970.

Arrivé au soir de sa vie, il avait concrétisé, à la mesure de ses moyens et de ceux que les temps lui offraient, cet engagement pris en 1950 au cours d'une conférence devant des étudiants catholiques : « Sachez, messieurs, que je suis de ceux qui ne se sont jamais résignés à la séparation ».

Mort le 21 janvier 1999, à l'âge de 97 ans à Chamonix, au cours de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens, Oscar Cullmann nous laisse l'espoir d'un rapprochement, fondé sur un retour à l'esprit de l'Eglise primitive, sur le respect des charismes des différentes confessions, sur le dialogue, mais surtout, me semble-t-il, sur une pratique commune, celle de la prière, thème de son dernier ouvrage, repris avec intelligence récemment par mon confrère, Marc Philonenko.

Aussi faut-il laisser, pour conclure cette rapide présentation de la vie d'Oscar Cullmann, qui sera développée tout au long des communications, la parole à l'épanouissement de nos communes espérances.